

Commentaire du texte de VIRGILE « Le Cheval de Troie »

Célébré dès son vivant comme étant le plus grand poète de l'Antiquité latine, Virgile commença en 29 avant J.C., à la demande de l'empereur Auguste, l'*Énéide*, épopée nationale des Romains, qui, à l'imitation des chefs-d'œuvre homériques l'*Illiade* et l'*Odyssee*, raconte les aventures du héros troyen Énée, un des ancêtres légendaires de la gens Julia et de la dynastie julio-claudienne à Rome. L'œuvre, qui contient douze chants, (i.e. chapitres), est restée inachevée, à cause de la mort de Virgile en 19.

À la fin du chant I, la reine de Carthage Didon, qui vient d'accueillir Énée et ses compagnons, adresse au héros une requête : raconter ce qui s'est passé à Troie dont ils sont rescapés. Par une analepse similaire au schéma narratif de l'*Odyssee*, Virgile fait parler Énée pendant deux chants.

Le texte que nous étudions comprend les vers 13 à 20 et 25-38 du chant II, des hexamètres dactyliques, les vers de l'épopée. Il décrit la ruse des Grecs pour venir à bout des Troyens, le fameux « Cheval de Troie ». Nous en ferons une explication linéaire.

La composition de l'extrait choisi permet de distinguer deux parties : la première partie (vers 13-20) décrit la réalisation d'une « machine infernale » et la deuxième (vers 25-38), les réactions des Troyens devant le « cheval ».

Les quatre premiers vers introduisent un récit d'autant plus saisissant qu'il est narré au présent – présent d'énonciation qui montre combien les événements sont encore très frais dans l'esprit d'Énée -, et sans doute aussi présent de narration. Ils répondent aux questions habituelles dans une situation d'exposition : Qui construit le cheval ? Pourquoi ? Comment ?

<i>Fracti bello fatisque repulsi Ductores Danaum tot jam labentibus annis Instar montis equum divina Palladis arte Aedificant, sectaque intexunt abiete costas.</i>	Épuisés par la guerre, repoussés des destins, les chefs des Danaens, après tant d'années déjà écoulées, construisent, avec le divin secours de Pallas, un cheval haut comme une montagne, dont ils recouvrent les flancs de planches de sapin entrelacées.
---	--

En réponse à ces trois interrogations, on note, pour la première, le verbe de l'action de construire *aedificant* (long de quatre syllabes et mis en valeur en tête de vers – ce que confirme la coupe trihémimère juste après). On remarque aussi les particularités du mot *Danaum* : il est au génitif pluriel appelé génitif grec (désinence en *-um*), par imitation d'Homère, y compris dans la langue employée, et c'est un terme poétique (repris au vers 36), pour désigner les Grecs par leur généalogie ancienne (les premiers occupants de la Grèce autour de Danaos, ancien roi

d'Argos). Et parmi les chefs grecs (*ductores*) qui ont conçu l'idée du cheval se trouve Ulysse, l'homme « aux mille ruses », descendant de Mercure, dieu ingénieux et malin.

En second lieu, pourquoi ont-ils eu cette idée ? C'est parce qu'ils n'en peuvent plus, après dix ans d'absence de la Grèce pour faire le siège de Troie. Plusieurs expressions le soulignent avec force : *fracti bello fatisque repulsi* (avec un effet de chiasme entre les deux noms et les deux participes passés), *tot jam labentibus annis* (avec l'insistance des deux adverbes et la valeur d'un ablatif absolu).

Troisièmement, on a la description du cheval : il est caractérisé par des figures de style remarquables. D'abord, une hyperbole (*instar montis equum* – un cheval haut comme une montagne), ensuite une métaphore, celle du tissage (*intexunt secta abiete costas* – ils recouvrent les flancs de planches de sapin entrelacées) qui montre qu'il s'agit d'un ouvrage élaboré. De plus, l'hypallage *divina Palladis arte* (mot à mot : avec le divin secours de Pallas, alors que c'est Pallas qui est divine) rappelle l'intervention des dieux dans le déroulement de la guerre. Pallas (soulignée ici par sa place au dactyle 5^{ème}) n'est autre qu'Athéna (Minerve, nommée ainsi au vers 31), qui protège Ulysse et son camp, et veut leur donner l'avantage. On va voir d'ailleurs que la religion joue un rôle dans la ruse.

<p><i>Votum pro reditu simulant; ea fama vagatur. Huc delecta virum sortiti corpora furtim Includunt caeco lateri penitusque cavernas Ingentis uterumque armato milite complent.</i></p>	<p>Ils font croire que c'est un vœu pour leur retour, et le bruit s'en répand au loin. Ils y enferment furtivement des guerriers d'élite désignés par le sort, et les flancs ténébreux du colosse et les cavités profondes que son corps recèle se trouvent remplis de soldats armés.</p>
--	---

La ruse est évoquée par le verbe *simulant*, qui indique une feinte ; ce verbe est renforcé par la coupe hephthémimère, juste après lui. Le mot *votum* (en tête du vers) connote la religion puisqu'un vœu est censé montrer la piété de la personne qui s'adresse aux dieux ; il s'agit non d'une simple prière, mais d'un objet votif, en remerciement, c'est-à-dire un ex-voto (le mot latin sert toujours !). Et cet objet, qui prétend montrer la gratitude des Grecs à l'égard des divinités, est un piège tendu aux Troyens. On remarque ainsi le fatalisme des Anciens. Pour Virgile, il ne fait aucun doute que les dieux sont liés au destin et qu'ils ont conçu un plan pour perdre certains des Troyens (et pour en sauver d'autres - dont Énée et son fils Iule, futurs ancêtres des Romains). Ce qui explique le rôle donné à la Renommée (*fama*), véritable divinité dont Ovide dira plus tard dans le Livre XII des *Métamorphoses*, qu'elle « surveille l'univers entier ».

Les vers 18 à 20 inclus décrivent la machination, la façon dont le cheval devient une « machine infernale ». De bons soldats (représentés par les termes *delecta corpora, sortiti virum, armato milite*) sont introduits secrètement (*furtim* = à la façon d'un voleur) dans l'immense (*ingentis*) animal de bois creux (*caeco lateri, penitusque cavernas, uterumque*). Le poète utilise des expressions voisines qui tissent un réseau d'échos (par exemple, *delecta/sortiti, cavernas/uterum*) figurant les mailles d'un filet dont personne ne pourra sortir.

[hors passage : indication du lieu où se cache le reste de l'armée grecque]

Après avoir parlé de ce qu'ont fait les Grecs, Énée évoque la réaction de ses concitoyens, et il s'inclut dans le groupe des Troyens (*nos*, en tête du vers 25) :

<p><i>Nos abiisse rati et vento petiisse Mycenae. Ergo omnis longo solvit se Teucra luctu ; Panduntur portae, juvat ire et Dorica castra Desertosque videre locos litusque relictum : Hic Dolopum manus, hic saevus tendebat Achilles ; Classibus hic locus, hic acie certare solebant.</i></p>	<p>Nous les croyons partis et portés par le vent vers Mycènes. Alors toute la Teucrie s'affranchit d'un long deuil : les portes s'ouvrent ; on a plaisir à sortir, à voir le camp des Doriens, et leurs provisions abandonnées, et le rivage désert. Ici campait l'armée des Dolopes, là le cruel Achille ; ici était l'emplacement des vaisseaux, là le théâtre habituel des combats.</p>
---	--

Désormais on parle des Grecs au passé et le discours d'Énée le révèle : *abiisse, petiisse* indiquent une action révolue. La brièveté de l'action est signifiée dans la syntaxe du vers par l'ellipse de plusieurs mots dont le sujet des verbes à l'infinitif (*eos* sous-entendu) et l'omission de l'auxiliaire de conjugaison (*rati sumus* serait la forme normale). Et à peine sont-ils partis qu'on les croit déjà arrivés à bon port (Mycènes - ville du roi Agamemnon, chef de l'expédition), comme par magie : la métonymie *vento* (par le vent) renvoie aux bateaux, mus par des voiles. Le connecteur *ergo* indique les conséquences de ce départ.

En premier lieu, le soulagement général dû à la libération des assiégés : en témoignant le verbe *solvit*, au présent duratif, le sujet *Teucra*, placé au dactyle 5^{ème} donc important et désignant plus que la ville, la région de Troie, nom propre renforcé par l'adjectif *omnis*, et enfin le complément *longo luctu* qui rappelle la durée de la souffrance et de la mort endurées, et fait écho à l'expression *labentibus annis* du vers 14.

Ce soulagement se transforme en mouvements de joie divers ; les Troyens se comportent comme une foule de badauds (*juvat ire et videre*). De courtes propositions énumèrent des lieux intéressants pour eux, parce qu'ils étaient naguère causes de leur souffrance : *Dorica castra* (le camp des Doriens, autre nom poétique des Grecs), *desertos locos litusque relictum*, renforcés par le chiasme qui associe les adjectifs de sens voisins *desertos/relictum* et les noms liés par une allitération en **L** *locos/litusque*. D'autre part, l'anaphore de l'adverbe de lieu *Hic* (x 4) insiste sur les détails observés : l'armée ennemie, et particulièrement les soldats d'Achille (*Dolopum manus*), le héros sanguinaire (*saevus Achilles*), l'ex-emplacement de la flotte (*classibus locus*), le champ de bataille (*acie*).

Tout à leur joie nouvelle, les Troyens semblent avoir oublié la prudence.

<p><i>Pars stupet innuptae donum exitiale Minervae Et molem mirantur equi ; primusque Thymoetes Duci intra muros hortatur et arce locari, Sive dolo seu jam Troiae sic fata ferebant. At Capys, et quorum melior sententia menti, Aut pelago Danaum insidias suspectaque dona Praecipitare jubent subjectisque urere flammis Aut terebrare cavas uteri et temptare latebras.</i></p>	<p>Plusieurs contemplent avec étonnement le don funeste fait à la vierge Minerve, et admirent la masse du cheval ; et le premier, Thymète nous exhorte à l'introduire dans nos murs et à le placer dans la citadelle, soit trahison, soit que déjà les destinées de Troie le comportassent ainsi. Mais Capys et ceux dont l'esprit est mieux avisé veulent précipiter dans la mer ou livrer aux flammes le don insidieux et suspect des Danaens, ou du moins en percer les flancs et en sonder les profondeurs.</p>
--	---

Les vers 31 à 38 expliquent précisément leurs réactions devant le gigantesque cheval, dont la présence contraste avec l'abandon des lieux par les Grecs : ils sont étonnés (*stupet*) ou

admiratifs (*mirantur*) ; et Virgile traduit l'incohérence des sentiments par la syllepse qui fait s'accorder un sujet SG (*pars*) avec un verbe au PL (*mirantur*).

D'abord l'admiration pour le colosse de bois se lit dans le terme *molem* ; de plus, la rapidité de la réaction du Troyen Thymète (*primusque Thymoetes*), qui veut introduire le cheval dans la ville (*intra muros*), empêche certains de se poser des questions. Thymète était un prince, neveu du roi Priam ; or sa femme et son fils avaient été exécutés sur ordre du roi. Pour le lecteur connaisseur de l'épopée homérique, reprise par Virgile, le seul nom de Thymète explique sa réaction : il veut se venger de ses compatriotes, tout en ayant l'air de tellement admirer l'ex-voto qu'il feint de vouloir que Troie se l'approprie. Aux yeux du personnage d'Énée, la situation apparaît clairement aussi ; d'ailleurs il utilise le terme *dolo* (par ruse, v. 34), qui montre qu'il sait la perfidie des Grecs et de leurs alliés. D'autre part, comme on l'a vu plus haut (partie 1), l'intervention des dieux statue sur le sort de la guerre, et le narrateur exprime ici sa résignation et son fatalisme : *jam Troiae sic fata ferebant*.

Ensuite, la stupéfaction. Comme il s'agit d'un récit rétrospectif, Énée, qui connaît le sort final de Troie, désigne le cheval comme étant un « don fatal ». L'expression *donum exitiale* est reprise par les mots prémonitoires de Capys et des Troyens mieux avisés « *Danaum insidias suspectaque dona* » – le don insidieux et suspect des Danaens - , puis, plus tard, du grand prêtre Laocoon, qui prédit l'avenir : « *Timeo Danaos et dona ferentes* » - je crains les Grecs surtout quand ils apportent des cadeaux). On remarque, au plan stylistique, que le vers 35 tout entier (*aut pelago Danaum insidias suspectaque dona*) est formé de cinq dactyles successifs, ce qui lui donne de l'importance.

Enfin, l'insistance sur le caractère funeste du « monstre » est exprimée abondamment par les deux vers de la fin du passage : le champ lexical de la destruction s'inscrit dans les verbes *praecipitare*, *urere*, *terebrare*.

En conclusion, l'épisode bien connu du « cheval de Troie » montre d'abord les qualités de réécriture de Virgile, qui imite Homère avec fidélité et originalité à la fois. L'originalité tient au point de vue adopté dans le récit : c'est un Troyen (Énée), et non un Grec (Ulysse, l'auteur de la ruse) qui raconte, et cela change la tonalité du texte. Quant à la fidélité de Virgile au grand poète grec, elle se trouve dans le lexique (emploi de formes grammaticales et de mots grecs) et dans le souffle de l'épopée.

Preuve, s'il en est, que Virgile fut aussi un grand poète, lui-même a été imité dans la littérature française par Scarron, au XVII^e siècle, dans *Virgile travesti* ainsi que par le fabuliste La Fontaine *Fables* (1668) « Contre ceux qui ont le goût difficile » ; et, en Italie, par le poète Dante. Le « cheval », lui, fut le sujet de plusieurs tableaux (Musée de Blois, France, début du XVII^e) ; et l'expression « un cheval de Troie *alias* Trojan horse » connaît de nos jours un sens précis dans l'informatique. N'oublions pas, enfin, la Bande Dessinée : une des aventures d'Alix, de Jacques Martin, s'intitule *Le Cheval de Troie* !